

LA réaction de M. André Gide fut moins instinctive. Ce n'est pas qu'il soit « croyant », loin de là, mais il l'était en Pétain et s'extasiait, en juin 1940, devant l'allocution « admirable » (sic) conçue sur le fameux thème : « On a revendiqué plus qu'on n'a servi... », pour adhérer, d'ailleurs, dix jours après, à la déclaration de de Gaulle. Mais soyons juste et rectifions l'impression erronée que nous avait donnée une publication fragmentaire de son *Journal* (Gallimard, éditeur), et qu'un avant-propos souligne, d'ailleurs, par cet aveu : « ...Je ne me donne pas pour plus valeureux que je n'étais ; ce n'est que vers mars 1941 que je commençai à relever un peu la tête et repris cœur... ». On aime, qu'à l'encontre de tant de perspicaces rétrospectifs et de résistants de l'escalier, des hommes avouent loyalement le chemin qu'ils durent parcourir pour aller de la stupeur à l'espérance.

C'est pourquoi il paraît assez superflu qu'un appendice reproduise les propos d'un membre de l'Assemblée d'Alger réclamant la prison pour André Gide coupable d'avoir écrit en juillet 1940 que « si la domination allemande devait nous assurer l'abondance, neuf Français sur dix l'accepteraient, dont trois ou quatre avec le sourire... », que c'est à travers les restrictions, que le pays était, dans son ensemble, sensible à la défaite, et que les paysans consentiraient volontiers que Descartes ou Watteau fussent Allemands si cela pouvait faire vendre leur blé plus cher... Nous sommes quelques-uns à avoir pensé de la sorte et même écrit — c'était l'esprit de Munich — que la moitié de la France était prête à céder l'autre moitié pour avoir la paix. Mais de s'être exprimé ainsi ne signifiait rien d'autre qu'un sombre désespoir et, à en juger par son « *Journal* », André Gide détesta du premier jour ce qu'il nomme curieusement sans élation « le hitlérisme ».

Cependant, à entendre M. Roger Stéphane qui le relate dans *Chaque homme est lié au monde*, M. André Gide poussait plus alors plus loin ses propos, souhaitant la liberté mais craignant le désordre (comme Goethe), se demandant si Hitler ne nous tendrait pas la main (comme Auguste, dans *Cinna*), ne laissant pas d'être impressionné par le « grandiose » du plan hitlérien (comme M. Paul Reynaud) souhaitant le relèvement de la France mais n'y croyant pas (comme tant d'autres). Son « *Journal* » ne dit pas ces choses qu'il faut tenir pour propos du moment, mais ce qui ne manquera pas d'étonner bien des gens qui de ses tours, détours et retours sont mal instruits, c'est cet aspect curieusement conformiste que prend, parfois, l'auteur de *Immoraliste*, soucieux des disciplines, craignant plus dans le domaine de la pensée un régime de liberté excessive que de liberté restreinte (sans doute parce qu'il chemine à l'aise dans le non-conformisme et y trouve son originalité) et faisant à l'avant-guerre les reproches des plus moralisants. On demande aux lecteurs de ces pages de les relier au monumental « *Journal* » qui demeure l'œuvre maîtresse de Gide et où ils retrouveront dans ses clartés, ses clairs-obscur, ses intermittences, la pensée mouvante de cet homme fidèle à lui-même dans l'insaisissable.

Critique de *Journal* 1932-1933

dans *L'Aurore* du 27/11 - 1936